

Mon frère,

Tu sais, sur ces questions d'agents doubles, d'espions et de complots de la CIA, j'ai un point de vue un peu particulier et j'aimerais t'expliquer pourquoi. Ces questions d'espions et d'espionnage ont joué un rôle dans mes premières mésaventures au Yémen, l'été 2003, l'année où je suis reparti là-bas pour y faire mon premier terrain. Les Yéménites voulaient à tout prix savoir ce que je cherchais, si j'étais un espion. Et si je n'étais pas un espion, alors quoi : un franc-maçon? Un homosexuel? Il leur fallait une réponse. Mais moi, je cherchais simplement un terrain pour faire ma recherche : un lieu où les gens me feraient confiance, où ils apprendraient un peu comment je réfléchis, et où j'aurais l'occasion de découvrir la société yéménite de manière autonome.

À l'origine, j'avais été accueilli par des réseaux de l'université de Taz, via d'anciens étudiants du département de français qui faisaient leurs études en France. Mais leur comportement avec moi obéissait à une sorte de rituel, et je me sentais un peu comme la Reine d'Angleterre : ils me mettaient à la tête de leur *diwân*, ils répondaient à mes questions en arabe littéraire, puis quand ils en avaient assez, ils se mettaient à parler entre eux et me laissaient tout seul regarder la télé. Ils ne me mettaient jamais à l'épreuve : ils préféraient s'adapter à mes questions, ou me laisser dans la mouise. Au fond, ma présence ne les intéressait pas.

Après deux semaines environ, j'ai rencontré une personne avec qui c'était différent. Ziad me demandait mon avis sur Ben Laden, par exemple, ou sur l'invasion de l'Irak, et il écoutait vraiment ce que j'avais à dire. Il découvrait une pensée qui était bien plus subtile que ce qu'on faisait toujours dire à l'Occident. Il faut dire que Ziad sortait de l'université, qu'il avait un esprit très scientifique et rationnel. Nous parlions beaucoup de sciences et de philosophie, avec mon arabe rudimentaire et la langue des gestes. Très vite, Ziad eut le sentiment de comprendre quelque chose que personne autour de moi n'avait compris jusque là. Bref, c'est Ziad qui a accepté de me socialiser ailleurs, dans un autre milieu que celui auquel j'aurais eu accès tout seul.

Mais ça ne s'est pas fait du jour au lendemain : Ziad préférait m'éloigner de Taz, il voulait que je le suive dans la capitale Sanaa. Moi je voulais connaître son milieu d'origine, et j'insistais. Son grand-frère Nabil avait un poste important à la Municipalité : c'est lui qui organisait l'inspection des souks, la récolte des taxes. Pour beaucoup d'intellectuels progressistes, Nabil passait pour une ordure corrompue, à la solde du Régime. Beaucoup d'autres admiraient son charisme, louaient sa générosité. Pour ma part, je me fiaais à mon instinct, et le contact passait assez bien avec Nabil. Donc Ziad a fini par accepter de revenir, et il m'a présenté aux jeunes de son quartier, en jouant le médiateur, y compris sur le plan intellectuel. Ziad nous guidait, de manière subtile : il apprenait aux jeunes à interagir avec moi, et il m'apprenait à interagir avec eux. Pour moi, ça a été une expérience incroyable, que j'ai raconté par la suite dans mon mémoire de maîtrise¹...

Sauf qu'au fil des semaines, et plus je me familiarisais avec les jeunes voisins, plus je commençais à sentir des incohérences dans leur comportement. Ziad lui-même devint soucieux, il se referma peu à peu. Les jeunes ne lui obéissaient plus, ils n'en faisaient qu'à leur tête. En fait, c'est l'emprise de l'État qui se manifestait-là : l'État Yéménite - qui m'avait pourtant délivré un permis de recherche sur la vie sociale des jeunes à Taz (via une administration obscure de la capitale le Bureau Yéménite des Recherches et Études...) - l'État voulait savoir qui j'étais vraiment. Chez tous les notables du régime, à l'échelle d'une ville d'un million d'habitants, les voyants rouges s'allumaient : on voulait savoir qui était ce Français qui s'encanaillait dans le quartier de Hawdh al-Ashrâf. Cela mettait une pression considérable sur Ziad et sur Nabil. J'ai connu cette année-là, dans leur entourage, des gens que je n'ai jamais revu les années suivantes,

1 Vincent Planel, « Le “Za'im [Leader]” et les frères du quartier. Une ethnographie du vide. Ta'izz, Yemen. » (Université Paris X-Nanterre, 2004);

« “Zayd, Za'im al-hâra” : analyse sociologique d'un charisme de quartier », *Chroniques yéménites* 12 (2005): 81-102.

et je ne crois pas que c'était un hasard. Mais bien sûr, personne ne me mettait au courant. Je ne pouvais pas imaginer ce qui se passait, surtout à cause du mythe de la ville ouverte, démocratique et libre, la réputation que Tazé voulait se donner auprès des interlocuteurs Occidentaux. Notamment mes interlocuteurs « progressistes » de l'Université : je me tournais souvent vers eux, dans l'espoir de comprendre, mais ils cherchaient à m'éloigner de ce quartier en me communiquant des rumeurs sans queue ni tête, de corruption et de trafic d'armes, ou de réseaux islamistes... Moi j'avais toujours eu profondément confiance en Ziad, et même en Nabil. Mais là je les voyais se refermer. Nabil devenait fuyant, et Ziad se réfugiait dans le mutisme, avec des accès de colère incompréhensibles. Pendant ce temps, les jeunes faisaient leur petite révolution démocratique, ils « cassaient du sucre » sur leur Za'im, leur « grand-frère », en analysant pour moi la dimension paranoïde de sa personnalité. Tout ça se passait dans les ruelles du quartier, où j'étais toujours la bienvenue, en apparence... Les jeunes voisins aussi, finalement, s'adaptaient à ma subjectivité. Ou plutôt, ils se redécouvraient eux-mêmes, au miroir de ma subjectivité. Et c'était sincère, notre rencontre ébranlait vraiment leur vision du monde, contrairement aux traducteurs professionnels de l'université. Pour ma part, j'étais complètement hypnotisé. Sans le savoir, nous vivions avant l'heure une sorte de Printemps Arabe, minuscule, mais dont nous étions les héros.

Finalement Ziad finit par se retirer au village. Nabil s'était remis à boire. Un soir, il se mit dans la tête « d'enculer le Français » et sortit à ma recherche l'arme à la main. Les jeunes voisins durent me cacher dans un appartement, puis m'exfiltrer discrètement du quartier. C'était encore du théâtre, je le savais au fond de moi, mais cet incident était celui de trop. Comme ma prof d'arabe (de Paris) était de passage à Sanaa, je saisis ce prétexte pour aller y faire un tour et souffler un peu. À Sanaa, je fus recueilli par un cousin de Ziad, dont l'oncle était un dignitaire du Régime qui lui avait trouvé un job dans une banque. Waddah avait grandi avec Ziad, il connaissait tous les personnages de mon enquête, et il était prêt à m'expliquer tout ce que je ne comprenais pas. Alors j'ai vidé mon histoire sur ses bras. Finalement je ne suis pas revenu à Tazé, sauf pour récupérer mes affaires, peu avant mon vol retour.

Je ne sais pas si Waddah avait vraiment l'intention de vaincre mes réticences ou de me violer. Je ne le saurai probablement jamais, et lui-même ne sait pas vraiment l'expliquer. Je crois surtout qu'il a été déstabilisé par notre échange, et qu'il a voulu jouer le Yéménite tolérant et ouvert d'esprit : « *Tu peux m'en parler, tu sais...* » Moi je me sentais profondément coupable d'avoir trahi Ziad, de lui avoir planté un couteau dans le dos. J'avais le sentiment d'avoir provoqué moi-même toute cette histoire, avec ma subjectivité d'Occidental paranoïaque, ma peur de l'homosexualité. Confronté encore à des insinuations, j'ai préféré les prendre cette fois pour des avances sincères, et je l'ai contraint à les mettre en pratique.

Ce n'était pas un viol, bien sûr, mais ça en a eu toutes les conséquences. Je ne pensais plus qu'au Yémen, et ma vie en France a été ravagée. Je suis revenu chaque année à Tazé, en moyenne trois mois par an, mais je n'ai jamais été capable de m'établir ailleurs. Je suis resté sur le carrefour du Hawdh al-Ashraf, j'ai fait des recherches sur les ouvriers journaliers et sur les marginaux², les fous errant sur les trottoirs - dont certains étaient des « espions », les Yéménites en étaient persuadés, et j'essayais de comprendre pourquoi.

L'État yéménite m'a laissé travailler tranquille : il savait ce qu'il voulait savoir. Mais moi, j'essayais tout de même de comprendre ce qui s'était passé en 2003. Je m'intéressais surtout aux configurations à trois, lorsque deux Yéménites (ou plus) interagissaient avec moi : j'essayais de comprendre leur milieu d'origine, leur catégorie sociale ; tous les sens en alerte, je me demandais s'il y avait entre eux une « relation ». J'appelais cela « homoérotisme », mais en fait je faisais de la sociologie, ni plus ni moins : j'essayais de comprendre la nature du lien social - *al-rahma*, une grâce que je ne savais pas nommer.

Les jeunes du quartier ne me parlaient plus, mais je revenais voir Ziad presque tous les jours et je lui exposais mes raisonnements, comme à un confident intellectuel. Il voyait bien que je me démenais pour comprendre, et qu'au fond je cherchais la vérité. Il aurait voulu que je me convertisse à l'islam, mais

2 Vincent Panel, « Les hommes de peine dans l'espace urbain. Spécialisations régionales et ordre social à Tazé », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* 121-122 (2008) : 147-63.

c'était trop tard : il n'avait plus les moyens de me convaincre, il le savait et je le savais. Par la suite il a échoué dans sa vie professionnelle, et il s'est éloigné de moi en se radicalisant. Je le prenais pour un « islamiste », j'avais peur qu'il se venge et qu'il s'en prenne à moi. En fait il prônait juste le rejet de la modernité, et une forme de dénuement mystique. Il refusait la cuisine au gaz et passait ses journées à collecter du bois mort pour sa femme ; il élevait aussi des poules et des chèvres, en pleine ville. Nabil n'allait pas bien non plus. Il continuait à boire et finit par se tuer sur la route en janvier 2007. La famille voulait que Ziad reprenne le poste à la police des souks, mais il refusait la corruption. Alors on a décidé que Ziad était fou, on l'a interné en clinique psychiatrique. C'est peu après que je suis devenu musulman.

J'ai continué de revenir à Tazé jusqu'en 2010. Je me suis beaucoup rapproché de la famille de Ziad et me suis réconcilié avec son quartier. En France, je me démenais pour expliquer notre histoire³, mais les sociologues n'ont jamais voulu comprendre, ni mes partenaires intellectuels musulmans. Même après le Printemps Arabe⁴. Aujourd'hui le Hawdh al-Ashraf, où j'ai presque passé dix ans de ma vie, est un quartier fantôme⁵. C'est absurde probablement, mais je ne peux m'empêcher de penser que le cours de l'Histoire aurait pu être différent, si les intellectuels yéménites avaient su affronter leurs contradictions.

* * *

Je suis donc venu m'installer à Sète et j'y ai posé mes valises, à 33 ans. Essentiellement dans l'espoir que mon histoire pourrait y être comprise et que je pourrais me rendre utile, avec tout ce que j'avais appris durant la décennie écoulée. Mais cela fait déjà quatre ans, et rien n'a pas été possible jusqu'à présent.

Mon frère, je vais te parler franchement. J'essaie de comprendre comment vous fonctionnez, mais c'est difficile pour moi. Difficile de comprendre à quel point vous rampez. Au fond, vous fonctionnez un peu comme les Yéménites, mais en pire. Vous vivez dans la société française, une société où le contrat existe et la loi s'applique, au moins dans certains domaines. Mais vous êtes incapables de miser sur la bonne foi. Vous vivez dans un théâtre d'ombre, et vous vous gargarisez de votre « lucidité », sur les prétendus complots dont l'islam fait l'objet. Vous maudissez aussi les vôtres, les « blédards » analphabètes - mais les analphabètes sont de très loin les plus sages d'entre vous. Votre vocabulaire, quand vous en avez, ne vous sert à rien. À force de penser en termes d'intrigues, de pouvoir, de mariages et de clans, vous avez l'esprit déformé, tant la mauvaise foi intellectuelle est enracinée dans votre vision du monde.

Quatre ans que je vis avec vous au quotidien, et que je raconte cette histoire, bien sûr avec prudence et pudeur, à qui veut bien l'entendre. Mais ça ne sert à rien. Votre communauté n'a pas les moyens d'encaisser cette histoire, de la digérer, de l'intégrer à sa vision du monde. Et c'est bien dommage parce que vous pourriez - nous pourrions ensemble - en apprendre beaucoup de choses : sur la religion, sur l'ordre des choses et la sagesse d'Allah ; sur l'origine réelle des malheurs des pays arabes, et de vos propres malheurs aussi. Mais la confusion d'esprit est telle, vous ne pouvez pas traiter l'information.

Donc il ne me reste que la mosquée, *walhamdulillah*. Mais la mosquée a fermé ses portes, par votre faute. Ça fait déjà six mois, et la communauté musulmane se perd en intrigues. Il n'y a aucun sursaut de dignité, donc aucun espoir. Sauf peut-être cette association, dont nous travaillons maintenant les statuts. J'écris que cette fois, « *Il est primordial que les personnes qui s'investiront dans l'association, qui se porteront candidats au Conseil de la Mosquée, qui occuperont des postes dans le Bureau, le fassent exclusivement pour le visage d'Allah.* » Tu lis cela et tu te méfies, tu sens comme une odeur de blasphème. Ou plutôt, tu ne sais pas si ça va tenir. Tu as raison, ce n'est pas évident. Mais moi je serai là, inshallah. Je n'ai nulle part ailleurs où aller de toute manière. Je serai là et je le ferai tenir, si tu es là, je le ferai tenir avec toi.

3 [« Un fil d'Ariane ethnographique. Homosexualité et réflexivité d'enquête au Yémen »](#), *Tumultes*, n° 41 (2013): 71-84 (texte présenté en novembre 2010, juste avant l'irruption des Printemps Arabes);

Voir aussi [« Le miel sur le rasoir. Une ethnographie du jeu et du fantasme dans la sociabilité masculine de l'urbanisation yéménite »](#), Texte du Prix Michel Seurat, 2009.

4 [« Le réveil des piémonts : Tazé et la révolution yéménite »](#), in *Le Yémen, tournant révolutionnaire*, éd. par Laurent Bonnefoy, Franck Mermier, et Marine Poirier (CEFAS / Karthala, 2012), 125-41 (en arabe : [تعز والثورة اليمنية](#)).

5 <https://www.skynewsarabia.com/web/video/817649/انعدام-الحركة-التجارية-تعز-استمرار-الحصار> (février 2016).